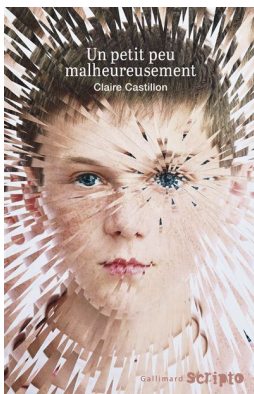


Dans le cadre du Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil, Raphaëlle Botte a interviewé Claire Castillon à propos de son dernier ouvrage « *Un petit peu malheureusement* », à destination des adolescents et des adultes.

-Article paru dans le magazine « *Télérama* » du 19/11/2025-

L'autrice à la plume acérée des "Longueurs" et d'Un petit peu malheureusement", qui sait s'adresser aussi bien aux adultes qu'aux adolescents, est l'invitée du Salon du livre et de la presse jeunesse.



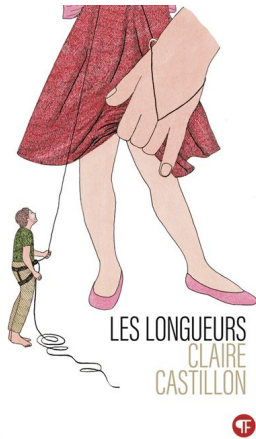
La gare est à quelques dizaines de minutes à pied, les potagers collectifs à trois pas, la forêt sur le trottoir d'en face. Il faut s'éloigner de la grande ville, et du reste, pour rencontrer Claire Castillon. « *Un petit peu malheureusement* », commenterait peut-être Omer, le singulier narrateur de son dernier roman pour adolescents, au titre hérité de cette formule dont il use et abuse. On ne croise personne dans les rues bordées de maisons hétéroclites, plutôt jolies, grandes, bourgeoises, aux fenêtres fermées, aux rideaux tirés... « *J'ai toujours voulu être écrivain en pensant, petite, que c'était une mission hors-sol où j'écrirais des livres dans ma maison, que je ne verrais jamais personne et que ce serait ma façon de vivre* », expose doucement

Claire Castillon sans chercher pour autant à jouer l'ermite énigmatique, mais affirmant nettement que moins elle croise de monde, mieux c'est. *Géographie de la peur*, autre roman pour adolescents sorti en 2022, était d'ailleurs grandement inspiré d'une période d'agoraphobie traversée alors qu'elle était toute jeune adulte. Cette anxiété paralysante est aujourd'hui derrière elle, mais si les trains emportent quotidiennement ses voisins vers la capitale, Claire Castillon, elle, est bien contente de ne pas bouger.

Voilà plus de vingt-cinq ans qu'elle publie, d'abord en littérature générale, puis en littérature jeunesse (*Tous les matins depuis hier* est le premier, en 2013), tentée par l'exploration de cette nouvelle possibilité littéraire au moment où une belle-fille arrivait dans sa vie : « *Il m'est impossible de vivre quelque chose et de ne pas m'en servir dans l'écriture.* » Une aubaine pour celle qui, à peine un manuscrit envoyé, en entame un autre, tout en précisant en jeter également beaucoup. « *J'ai trouvé une image pour expliquer cette forme de boulimie : je suis comme une matriochka, qui se déleste d'une peau en écrivant. Ensuite, dès le livre achevé, je redeviens bien hermétique et je peux recommencer*, énonce la romancière en mimant le geste. *Cela finira le jour où j'arriverai à la dernière poupée, la minuscule que l'on ne peut plus ouvrir.* »

"Lorsque j'écris pour de jeunes lecteurs, dans ma tête je ne suis jamais plus âgée que mon personnage"

Livres pour adultes, pour enfants d'une dizaine d'années ou pour adolescents s'enchevêtrent ainsi, se croisant parfois au détour d'un thème. Jamais elle ne simplifie son écriture au prétexte de s'adresser à des jeunes, et l'appréhension d'une frontière entre ces littératures est ailleurs.



« Elle demeure ténue, et je ne sais pas forcément à qui est destiné un projet quand je le commence. La démarcation se dessine doucement. Par exemple, lorsque j'écris pour de jeunes lecteurs, dans ma tête je ne suis jamais plus âgée que mon personnage. » Impossible de compter sur la teneur des intrigues pour en définir un lectorat potentiel tant elles se confrontent à des situations complexes, à des sujets épineux, à la noirceur de l'étrangeté du monde... « Pour **Les Longueurs** [ce texte, récompensé par le prix Vendredi 2022, raconte l'histoire d'une enfant sous l'emprise d'un pédophile, ndlr], je sais que s'il avait été destiné aux adultes, je ne l'aurais pas écrit ainsi. Il y aurait eu des scènes bien pires et une fin avec davantage de tragédie. Là, ma narratrice ne comprend pas ce qui lui arrive parce

que moi-même, j'ai maximum 15 ans en l'écrivant. » Réfléchissant tout haut, elle finit par conclure : « J'ai décidé que je ne devais plus jamais me poser la question du destinataire au tout début de l'écriture. Je commence, et puis ce sera bien pour quelqu'un à la fin. Ce n'est pas très important. »

Un petit peu malheureusement est sorti il y a quelques semaines. Bien loin des énormes pavés de romance, « romantasy » et autres aventures dystopiques en nombre pour ce lectorat, Claire Castillon ne dévie pas de son chemin littéraire, ne s'empare d'aucune mode, d'aucune facilité. « On me dit que c'est peut-être dur à lire pour des adolescents. Il ne me semble pas. La seule chose dont je pense être certaine, c'est qu'il est faux de prétendre que l'on a besoin de textes légers et drôles quand on traverse des périodes compliquées comme peut l'être l'adolescence. La catharsis des livres, j'y crois bien davantage. »

Dans le silence de sa maison élégante au salon ordonné, elle réfléchit, tâtonne, cherche à évoquer son écriture et son rapport aux mots de manière précise. Elle adorait publier un livre de plus de mille pages, mais n'y arrive jamais : « Je fais deux cent dix pages dans ma tête, je suis synthétique, c'est un sprint. » Et si, au fil de la conversation, le ton se raffermir, c'est pour évoquer ce qu'elle nomme « la voix » de son personnage. « Tout part de cet endroit, pour trouver ensuite une histoire. Pour **Un petit peu malheureusement**, je voulais une voix entêtante, qui soit là comme un truc qui gratte dans le cerveau », décrit-elle de façon, là encore, complètement affranchie d'une volonté délibérée de séduire son lecteur. « Mon personnage était d'abord un enfant tueur en série. Il avait un drôle de rapport avec sa mère, avec ses meurtres, avec ses copines. Je n'y croyais pas deux secondes, alors je suis partie ailleurs, mais j'avais sa voix, celle d'un type étrange, trop intelligent », se souvient-elle. « Il y a chez lui quelque chose de frénétique, d'aussi addictif qu'agaçant. Il fait partie de ces gens qu'on a envie d'écouter jusqu'au bout parce qu'on n'est pas à l'abri d'une perle et, en même temps, la soupe est lourde ! », analyse-t-elle pour évoquer la logorrhée de son Omer, narrateur omniprésent, omniscient et presque omnipotent.

Le roman est construit sur ce monologue intérieur, mais s'incarne bien sûr dans une intrigue. Impossible ici d'en dire davantage sans prendre le risque de *spoiler* le twist final... « Je suis dans une période où tout ce que j'entreprends en écriture suit exactement le même processus : rendre visible l'invisible », décrit Claire

« Je suis dans une période où tout ce que j'entreprends en écriture suit exactement le même processus : rendre visible l'invisible. »

Castillon, concédant son plaisir coupable de romancière à faire déblatérer un personnage pour rendre audible son histoire, jusqu'au moment où une fin se dessine à ses yeux. *« Il est alors temps pour moi d'enquêter sur le début. Je pars du principe que s'il y a une chute spectaculaire ou au moins inattendue, ce n'est pas un hasard. C'est comme l'inconscient : l'origine de cette chute se trouve déjà dans le livre mais n'est pas exprimée. Je me replonge alors dans les pages déjà écrites. Il y a des endroits où je ne savais pas bien où j'allais. C'est en général précisément là qu'il faut ajouter un mot, un adjectif, un truc qui fait qu'à la fin le lecteur se dit "Mais oui, bien sûr, j'avais vu !" »* Ainsi va sa tâche. Claire Castillon n'est pas de celles et ceux qui se plongent dans une documentation ou s'imprègnent d'un lieu particulier pour mieux en rendre compte ensuite. Tout part du sensible, depuis sa maison silencieuse et protectrice.

Quand vient le temps d'accompagner la publication de ses livres, traverser les campagnes ou parcourir les librairies peut l'amuser : *« J'ai l'impression d'être en fugue. »* En revanche, se rendre dans les classes — exercice routinier pour nombre d'auteurs jeunesse — lui est moins facile. *« Je suis phobique des Bic quatre couleurs »,* explique-t-elle en riant pour botter en touche, avant d'affiner son propos. *« Quand je vais parler de mes textes aux élèves, j'essaie de le faire le plus naturellement et sérieusement possible, mais je continue de trouver cela bizarre de raconter la même chose à chaque fois et, si je suis complètement honnête, l'échange ne m'apporte pas. Surtout, je n'écris absolument pas pour livrer un message aux jeunes, se défend-elle. Mais River parle de harcèlement, Les Longueurs, de pédophilie, et on m'appelle pour les évoquer en tant que sujets de société. En réalité, je ne suis pas la bonne personne pour le faire. »*

Je suis phobique des Bic quatre couleurs.

Être derrière une table dans un salon du livre pour faire des dédicaces ne lui est pas non plus très naturel, mais rien ne la satisfait plus que d'écouter un lecteur, jeune ou moins jeune, lui avouer avoir eu des difficultés avec son texte ou même avoir pleuré en le lisant. *« Il se passe alors quelque chose, et je préfère ça à "vous avez été mon rayon de soleil de la semaine" car je sais très bien que cela n'arrivera jamais avec mes romans ! »* Elle aborde la question de la désaffection de la lecture au profit des écrans avec la même franchise. *« Bien sûr, je veux que ma fille lise, et cela me rend malade que son temps de lecture diminue depuis qu'elle a un téléphone, mais je me sens incapable d'aborder cette question dans son ensemble, pour toute une société, toute une génération. Même si je suis consciente que l'on attend cela d'un auteur jeunesse »,* détaille-t-elle, entière et désarmante, elle qui solitaire et *« dans [sa] bulle »*, lisait tellement enfant. Chez elle, elle a instauré trente minutes quotidiennes, chronométrées et éloignées des portables, pendant lesquelles mère et fille lisent côte à côte, chacune son livre. *« Je me sens beaucoup mieux quand elle a lu. La lecture, c'est la liberté. J'en suis convaincue, mais je ne sais pas le dire. En tout cas, ce discours-là ne marche pas sur ma fille... »*

Un petit peu malheureusement, de Claire Castillon, éd. Gallimard jeunesse, coll. Scripto, 160 p., 11,50 €.